

Adieu originaux, esturgeons et tourterelles ... (note de recherche)

Norman Clermont

Volume 13, numéro 2, 1989

Des systèmes techniques

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015081ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/015081ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Clermont, N. (1989). Adieu originaux, esturgeons et tourterelles ... (note de recherche). *Anthropologie et Sociétés*, 13(2), 121–126.
<https://doi.org/10.7202/015081ar>

ADIEU ORIGNAUX, ESTURGEONS ET TOURTERELLES...

(Note de recherche)

Norman Clermont



Pendant la révolution industrielle, on a dit :

Adieu veaux, vaches, cochons !

On peut également imaginer qu'à l'époque de la révolution agricole, il y a 10 000 ans, certains de nos aïeux ont pu dire :

Adieu mammoths, caribous et chevaux sauvages !

Et bénis soient les veaux, les vaches et les cochons !

En effet, les changements de modes de subsistance paraissent si radicaux qu'avec le recul, tout semble se passer avec des adieux ! J'ai étudié au cours des dernières années un phénomène autochtone du même genre et j'ai voulu savoir comment les Iroquoiens avaient pu dire :

Adieu orignaux, esturgeons et tourterelles !

Et bénis soient le maïs, les haricots et les citrouilles !

Au temps des premières visites européennes dans le Nord-Est américain, les explorateurs, les missionnaires, les marchands et les aventuriers ont rencontré une civilisation particulière, celle des Iroquoiens. Ceux-ci étaient alors plus de 100 000 individus, habitant environ 120 villages regroupés en une vingtaine de nations qui composaient sept grandes confédérations se partageant un territoire vaste comme l'Angleterre (228 000 km²). C'était un véritable univers culturel avec son dynamisme propre, ses rivalités politiques, ses idéologies, ses croyances et ses traditions millénaires. L'image qu'en donnent les premiers chroniqueurs, malgré les distorsions et les inévitables lacunes, est fondamentalement semblable, qu'elle provienne de la Huronie, du pays de la Ligue des Cinq Nations ou d'ailleurs. Ce sont tous des agriculteurs mixtes qui dépendent principalement du maïs, des haricots, des citrouilles, qui cultivent aussi le tabac et le tournesol et qui complètent leur subsistance de quelques produits sauvages, en particulier du chevreuil, du castor, du poisson, des petits fruits des bois, etc.

Ils habitent de longues maisons multifamiliales, parfois entourées de palissades et utilisent divers objets artisanaux. Ils vivent sur des terrasses sablonneuses et se regroupent dans des réseaux de parenté où les lignées maternelles sont très valorisées. Les femmes possèdent aussi les maisons, les

champs, les enfants ; elles nomment certains chefs et, souvent, elles suscitent les guerres pour venger leurs familles. Elles sont les maîtresses du village. Les hommes entretiennent les relations extérieures, font le commerce, la chasse, la guerre, etc. Ils sont responsables des rapports de groupe, de l'information sur les ressources sauvages et de la géopolitique.

Malgré son apparente cohésion et son adaptation étroite à un mode de vie sédentaire, villageois et agricole, cet univers est récent et le degré d'homogénéité observée est le résultat d'un phénomène qui a été extrêmement rapide, à l'échelle de la préhistoire. En effet, dans toute la région historiquement réclamée par ces groupes, il n'y avait vers l'an 500 ap. J.-C. que des groupes nomades, chasseurs, pêcheurs et cueilleurs. De l'an 500 à l'an 1000 ap. J.-C., on enregistrera les premiers indices du changement mais la bascule économique, avec toutes ses conséquences, ne se réalisera pleinement qu'entre les ans 1000 et 1350 ap. J.-C.

Notre propos n'est ni d'exposer ni de défendre les bases de l'argumentation archéologique documentant ce passage mais plutôt de réfléchir sur cet avènement qui fera passer les groupes d'une technologie de subsistance à une autre, d'un mode de vie à un autre. Nous diviserons notre propos en deux points : l'impact du changement ; les causes du changement.

L'impact du changement

Il y a au moins trois grandes façons de devenir horticulteurs et de passer ainsi d'un stade de prédation primaire à un stade de production planifiée. *Dans le premier cas*, un groupe se familiarise de plus en plus étroitement avec certaines espèces végétales sauvages et apprend à gérer leur reproduction naturelle. À un certain moment, l'intervention culturelle devient prépondérante et plus intense. On retient les éléments les plus favorables à la croissance, on prépare artificiellement des espaces de semence, on protège les jeunes plants, on apprend les règles de base de la sélection qui améliore le rendement et on met sur pied les mécanismes nécessaires à la jouissance de ce travail. C'est le cas des inventeurs de l'horticulture.

Dans une deuxième situation, deux groupes culturels *différents*, socialement distincts, se retrouvent dans une situation où l'un est horticulteur et l'autre ne l'est pas. Profitant malgré tout de contacts privilégiés, le groupe prédateur sait parfaitement ce qui se passe dans le groupe horticulteur. Il mesure cependant la nouvelle activité avec une autre grille adaptative et un autre ensemble de valeurs. C'est même une occasion d'accentuer l'individualisation de chacun et alors le groupe prédateur peut s'opposer à l'innovation, l'accepter ou développer un nouveau type d'échange impliquant l'utilisation des nouvelles ressources sans l'intégration des nouveaux modes de production. Si l'horticulture est adoptée, le groupe qui l'intègre peut fort bien modifier le nouveau mode de production en fonction de ses originalités culturelles de départ et en accord avec celles-ci, tout en s'ajustant aux nouvelles exigences de l'horticulture.

Dans une troisième situation, un groupe prédateur est en contact avec un groupe producteur *culturellement apparenté* et, grâce à l'ouverture du réseau social qui met traditionnellement ces deux groupes en contact étroit, les échanges

de biens et d'information, parfois de personnes, viennent favoriser l'adoption graduelle de l'innovation. Cette intégration est alors facilitée par une même vision adaptative et par une même valorisation du travail général de subsistance.

L'horticulturalisation des Iroquoiens ne représente pas, fondamentalement, un exemple de création car les principaux cultigènes de subsistance (maïs, haricots, cucurbitacées) sont des produits d'importation. Il s'agit donc d'un processus du deuxième et du troisième type. On peut y reconnaître deux phases successives. Durant la première, après une certaine période d'indifférence, certains groupes commencent, vers l'an 500 de notre ère, des expériences horticoles dans le sud ontarien sans abandonner leur vie prédatrice primaire. À l'intérieur du réseau iroquoien, ces expériences sont sans doute suivies avec un certain intérêt, ce qui favorisera une première familiarisation plus ou moins générale. C'est une phase longue, qui dure peut-être cinq siècles mais il ne serait pas étonnant d'apprendre que, durant cette période, les expériences s'étendent progressivement. Puis, rapidement, toute l'Iroquoisie adoptera les cultigènes et, entre 1000-1350 ap. J.-C., elle basculera dans la dépendance horticole. Dans cette dernière phase, la mutation culturelle s'exprime nettement. Les clairières du bord de l'eau sont abandonnées et de nouveaux espaces villageois sont défrichés sur les terres sablonneuses plus rentables où on ouvre les champs et où se concentre désormais l'activité productive essentielle. Les femmes, qui acquièrent plus de pouvoir économique parce qu'elles s'occupent de l'agriculture, prennent une place prépondérante dans l'organisation sociale. Les hommes, qui continuent à attaquer la nature et à s'occuper de politique et de commerce, ajoutent à leurs préoccupations traditionnelles l'ouverture des champs, la construction des nouveaux villages, l'érection de palissades et, bientôt, l'activité guerrière.

En peu de temps, c'est tout un nouveau type de société qui émerge et, ce qui est également important à noter, ces changements fondamentaux touchent alors toute l'Iroquoisie dans une apparente contemporanéité et dans un mouvement d'homogénéisation surprenant. Le changement est si général et apparemment si subtil qu'il fallut attendre les années 50 pour repousser la thèse de la migration récente d'une civilisation iroquoise venue toute faite d'ailleurs peu après 1300 ap. J.-C. et pour reconnaître enfin que les groupes prédateurs, antérieurs à cette date, étaient non pas des Algonquiens, mais les ancêtres réels des Iroquoiens. Aujourd'hui, presque tout le monde admet que les Iroquoiens ont évolué sur place pendant plus de 2 000 ans.

En réalité, les Iroquoiens ne dirent pas subitement adieu aux originaux, aux esturgeons et aux tourterelles mais ils en firent alors, massivement, des ressources de complément.

Les causes du changement

Pourquoi les Iroquois nomades, chasseurs, pêcheurs et cueilleurs sont-ils devenus défricheurs, villageois et sédentaires ? La vieille explication qui voit dans ce processus *l'effet de séduction* d'un mode de vie progressif plus facile, plus agréable et plus rentable a un aspect trompeur qui n'a pas échappé aux chercheurs. En effet elle ne rend pas compte du long délai entre la connaissance

des plantes cultivées, les premières tentatives horticoles et la bascule iroquoienne ni du délai entre l'adoption des cultigènes et la dépendance nouvelle. Par ailleurs, l'antithèse qui veut que l'horticulture soit un véritable *traquenard* entraînant dans son sillage de nombreuses conséquences malheureuses comme un surplus considérable de labeur, une susceptibilité accrue aux épidémies, n'est guère satisfaisante non plus. En effet l'hypothèse du traquenard ne nous apprend rien sur les causes de cette dernière bascule sinon qu'elle serait un effet de stupidité culturelle généralisée. En fait, nous croyons que cette bascule doit être vue comme une solution adaptative acceptable à un problème ou à un ensemble de problèmes adaptatifs très généralement ressentis. Une telle formulation nous pousse alors à examiner l'évolution des conditions d'adaptation qui prévalaient avant l'avènement de la mutation culturelle ainsi que l'évolution des moyens adaptatifs alors en jeu.

Les conditions d'adaptation

À partir des environs de l'an 500 ap. J.-C., on note deux phénomènes culturels importants sur le territoire de l'Iroquoisie. Le premier est une inflation démographique particulière. Nous avons déjà signalé qu'il y avait au moins 100 000 Iroquoiens horticulteurs à la période du contact, soit une densité d'environ 2 km²/individu. En acceptant l'adoption généralisée des cultigènes vers l'an 1000 ap. J.-C. et en accordant à cette population un taux d'accroissement équivalent à celui qui qualifie l'expansion démographique mondiale entre le début du Néolithique et le Moyen Âge, soit un taux de 1,01 par génération, on arrive alors à croire que la densité démographique de l'Iroquoisie vers l'an 1000 ap. J.-C. était alors de l'ordre de 2,8 km²/individu. Or, c'est une densité énorme quand on la compare à celle des nomades algonquiens (>40 km²/individu) ! Elle ne gênait pas vraiment la vie d'été car les ressources estivales sont généralement très abondantes, mais elle devait certainement poser des problèmes de plus en plus aigus d'exploitation hivernale quand la nature s'endort et devient chiche.

Le deuxième phénomène culturel important est le fait que l'Iroquoisie se découpe alors en provinces distinctives comme si, dans chaque région, la population acquérait à partir de l'an 500 ap. J.-C. une plus grande individualisation, permise par une plus grande autosuffisance démographique, mais révélatrice aussi d'une plus grande concentration des activités. Cette régionalisation culturelle est aussi accompagnée d'une sédentarisation estivale prolongée autour des principaux points de pêche.

En somme, il y avait en Iroquoisie, juste avant l'adoption des cultigènes et bien avant la bascule économique définitive, une pression adaptative liée à la fois à l'augmentation de la population, à la réduction de ses aires d'exploitation et à une affirmation des identités régionales.

Les moyens adaptatifs

La documentation archéologique permettant de comprendre l'adaptation à ces pressions est inégale. On pourrait la diviser en deux parties : celle concernant

l'été et celle concernant l'hiver. La première nous renseigne sur les habitudes sociales et économiques qui prévalaient en situation de relative abondance, quand la nature est prodigue et quand les tensions adaptatives se relâchent. Ce qu'on trouve alors est un monde de clairières, ouvertes au bord de l'eau, à proximité des ressources les plus abondantes, les plus résistantes et les plus fiables. Dans chaque clairière il y a peut-être de 25 à 50 personnes qui pêchent quotidiennement, qui ramènent occasionnellement un ours, un orignal, un chevreuil, un castor, qui ramassent des noix, des glands et des baies sucrées. Ce sont des groupes d'intimité, sédentarisés pour la saison, probablement déjà apparentés et dont les hommes s'éloignent beaucoup plus souvent que les femmes. Ces groupes n'ont véritablement aucun problème d'ajustement et l'analyse nous montre qu'ils vivent alors une véritable stase adaptative.

Quand les feuilles tombent, quand le parterre se givre et quand les oiseaux migrateurs se dirigent vers le sud, les camps du bord de l'eau s'agitent. C'est la veille de la dispersion hivernale. Le groupe social explose. Les familles se séparent et se dirigent vers les replis montagneux où la vie sera plus difficile et plus émiettée. On connaît archéologiquement mal ces camps d'hiver, sans doute plus petits et plus éphémères où, d'année en année, l'exploitation semble devenir moins prévisible et moins rentable. Comme si, à chaque saison blanche, cette exploitation impliquait aussi une part de surexploitation et de dégradation de l'équilibre traditionnel. De plus, alors qu'on s'habitue à la sédentarité estivale et à la densité de la vie sociale qu'elle permet, l'hiver vient briser cette chaleur réticulaire.

Avant que la rupture de cette homéostasie ne devienne catastrophique et dans le but de continuer cette solidarité sociale, on adopte alors, après l'avoir repoussée longtemps, la solution horticole et ses conséquences.

Conclusion

L'adoption de l'horticulture par les Iroquoiens et la création d'une organisation socio-culturelle ajustée à ce renouveau économique est un phénomène capital qui recevra des solutions originales mais dans une continuité essentielle. Les hommes continueront à faire la chasse, la pêche, le commerce et à s'impliquer dans les relations internationales. Les femmes continueront à s'occuper de l'univers végétal. Les vieux groupes de clairière se réuniront alors sur le nouvel espace villageois, chacun s'abritant dans une même maison-longue en conservant son articulation particulière tout en développant une organisation communale. Chaque maison-longue deviendra une unité de production horticole comme elle était naguère une unité d'exploitation prédatrice. Elle restera une unité de consommation, d'enculturation et d'identification fondamentale. Les deux principales modifications seront d'abord une relocalisation des unités d'exploitation à proximité des nouvelles ressources et une nouvelle façon de vivre l'hiver dans une meilleure assurance de normalité. Cette adoption n'arrêtera absolument pas l'exploitation prédatrice mais celle-ci n'est garantie que parce qu'elle n'est plus capitale. À la période du contact, les Iroquoiens horticulteurs étaient en fait des Iroquoiennes hortultrices qui invitaient à leur table des

Iroquoiens toujours chasseurs, pêcheurs et en outre guerriers et diplomates. Ce qui s'est probablement passé c'est que la sédentarité estivale prolongée a favorisé l'émergence de structures de relations privilégiées et contribué à une augmentation démographique que la vie d'hiver traditionnelle ne pouvait plus entretenir adéquatement. Il est probable que ces structures de relations privilégiées ont alors abouti à la création des lignées maternelles qui seront caractéristiques de l'organisation villageoise iroquoise. À leur tour, ces lignées maternelles faciliteront l'émergence d'une structure clanique et il est intéressant de constater qu'à la période du contact certains petits villages iroquoiens seront encore le havre d'un clan particulier.

En somme, le changement technologique qui apparaît comme une mutation culturelle généralisée et qui va être relié à une modification substantielle du schème d'établissement est un changement qui s'opérera dans la continuité. Les Iroquoiennes, qui sont devenues agricultrices et qui développeront la nouvelle vie villageoise autour d'elles, c'est-à-dire autour des familles maternelles, des maisonnées maternelles et des clans d'affiliation matrilineaire, n'ont jamais dit adieu aux originaux, aux esturgeons et aux tourterelles. Au contraire. Elles ont poussé les hommes vers les ressources sauvages traditionnelles et il semble que ces hommes aient bien accepté cette condition qui leur permettait, quand il faisait trop froid, de faire farniente... aux dépens des femmes, même au prix de la dépendance.

*Norman Clermont
Département d'anthropologie
Université de Montréal
C.P. 6128, succursale A
Montréal (Québec)
Canada H3C 3J7*